

Ce soir, papa ne rentre pas...

Un père en prison, une famille face à l'épreuve, sur fond de mensonge: la Broyarde Marilou Rytz signe un excellent premier roman, *Quand papa est tombé malade*.

ÉRIC BULLIARD

Au départ, une émission radio. «Je me souviens assez précisément de ce moment où je faisais la cuisine et où j'ai entendu la directrice de REPR, Relais enfants parents romands», raconte Marilou Rytz. Ce témoignage la frappe. «Les questions de détention m'interpellaient depuis longtemps, je ne sais pas pourquoi. Mais je n'avais jamais pensé aux familles qu'il y a derrière. Comment vit-on quand on a un conjoint, un père ou une mère en prison?»

Cette interrogation se trouve au cœur de *Quand papa est tombé malade*, un premier roman à la fois émouvant et puissant. Comme l'indique le titre, la maladie est l'explication que l'on trouve pour préserver Noah, 5 ans, et justifier l'absence de son père, arrêté pour trafic de drogue. «Tout de suite, j'ai eu l'image du garçon à qui on ne dit pas la vérité.» Sa sœur aînée, elle, semble assez grande pour affronter la réalité, malgré les tourments de l'adolescence.

La jeune fille, Oriane, porte le récit. «Au départ, je voulais faire parler l'enfant, poursuit Marilou Rytz. J'ai cherché sa voix, j'ai tourné autour.» Une première version du texte naît à l'Institut littéraire suisse de Bienne, pour son travail de bachelier, sous forme de roman choral. En le retravaillant, elle resserre l'ensemble autour

«Je ne voulais surtout pas utiliser un argot adolescent, qui serait périmé dans six mois.»

MARILOU RYTZ

expérience: après son bachelier en création littéraire, elle en a réalisé un autre, en travail social. «J'ai fait plusieurs années de bénévolat à REPR», ajoute-t-elle. Anciennement appelée Carrefour prison, cette

d'Oriane. Avec ce que cette focalisation entraîne d'amours adolescentes, d'amitiés, de sorties au foot, de soucis scolaires...

Années de bénévolat

C'est l'une des forces du livre: le père est en prison, mais, à l'extérieur, le quotidien ne change guère, dans toute sa banalité, teintée de ce mensonge et de ce vide. Une manière pour

Marilou Rytz de ne pas ajouter à la mystification de la vie carcérale. «Et j'évite le côté judiciaire, qui n'était pas ce qui m'intéressait.» Pour que tout sonne aussi juste, la jeune autrice broyarde peut s'appuyer sur son travail de bachelier en création littéraire, elle en a réalisé un autre, en travail social.

«J'ai fait plusieurs années de bénévolat à REPR», ajoute-t-elle. Anciennement appelée Carrefour prison, cette

fondation soutient les familles et les proches de personnes détenues en Suisse romande. Par exemple en proposant des rencontres devant les prisons, avant et/ou après les visites. Un lieu d'échange où ce sujet de la vérité à dire ou non aux enfants revient régulièrement.

Justesse de ton

Marilou Rytz ne s'est toutefois pas contentée de puiser dans ses souvenirs. Elle les a transformés en littérature, par un remarquable travail sur la langue. Au cours de ses études, elle a effectué un travail théorique sur le thème «comment faire parler un enfant», explique-t-elle. Cette volonté de trouver la justesse de ton se ressent à chaque phrase, dans sa manière de donner une impression d'oralité quotidienne, de retranscrire le parler d'une jeune fille sans tomber dans la caricature. «Je ne voulais surtout pas utiliser un argot adolescent, qui serait périmé dans six mois...»

«Mams va me tuer. Elle veut pas capter. J'ai toujours une bonne raison

pour salir mon pantalon. J'allais pas les laisser égaliser à deux minutes de la fin. Tant pis pour la boue.» Dès les premiers mots, nous voici happés par les soucis d'Oriane, ceux de tous les jours, ceux de sa famille, ces mots qu'elle ne sait pas écrire à son père. Souvent, ses phrases s'interrompent, parce que tout ne peut pas s'extérioriser.

«C'est un personnage qui a plein de choses à dire, mais qui n'a pas le vocabulaire ou le courage pour aller au bout», relève Marilou Rytz. Elle précise avoir commencé à écrire ce texte vers 22 ans, «quand la période de l'adolescence était encore fraîche. Mais j'ai construit un personnage qui n'est pas moi, en dosant des éléments qui me ressemblent et d'autres pas du tout!»

Le désespoir à 6 ans

D'emblée, on s'attache à cette Oriane si résiliente, pour utiliser un terme à la mode, si vivante, avec son amour pour Ludo – qui en aime une autre, pis de toute façon, elle ne l'aime plus tellement – son amitié avec Inaya,

Des nouvelles et du théâtre

Fruit d'une longue maturation, *Quand papa est tombé malade* ne constitue pas les débuts en littérature de Marilou Rytz. Elle a écrit et publié plusieurs nouvelles, dont une qui lui a valu le Prix du jeune écrivain en 2021. «Ce sont souvent des textes à fort caractère social. J'ai envie de mettre en lumière certaines thématiques, mais en les gardant ancrées dans le quotidien.»

Elle a également signé des pièces de théâtre dont, récemment, *Nous étions une fois*, montée à Fribourg avec de jeunes migrants par la compagnie Après ça, je ne parle plus. Sans oublier, depuis six ans, ses activités au sein du collectif Particules, issu de l'Institut littéraire suisse, où elle a décroché son bachelier en 2018.

Cet automne, elle publiera un second roman, d'un tout autre genre, teinté de *steam-punk*. Ce livre collectif, écrit avec Alice Bottarelli (Prix Georges-Nicole 2022 pour *Les quatre sœurs Berger*) et Stéphanie Cadoret, a vu le jour lors d'une résidence à la Fondation Michalski. EB



Avec ce premier roman, Marilou Rytz s'intéresse aux conséquences d'une détention sur l'entourage, à travers la voix d'une adolescente. THOMAS DELLEY

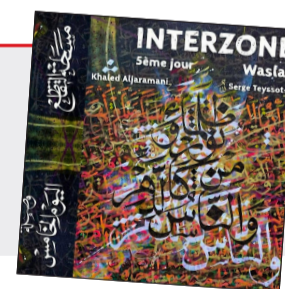


LIVRES

Olivier Pitteloud
COMBLIR LA FAILLE
Bernard Campiche Editeur, 144 pages
NOTRE AVIS:

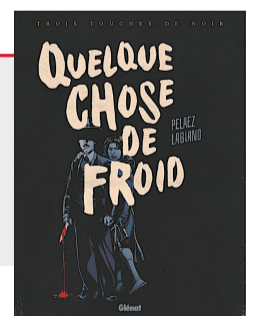
MUSIQUE

Interzone
5^e JOUR - WASLAT
L'autre Distribution
NOTRE AVIS:



BANDE DESSINÉE

Philippe Pelaez et Hugues Labiano,
QUELQUE CHOSE DE FROID
Glénat
NOTRE AVIS:



Les mots pour dire les côtés obscurs

Aline a quitté son village, dans la montagne, et mène une vie de citadine, de journaliste vedette à la radio. Un message va la ramener à ses racines: «La mère est morte.» Elle prend sa vieille Buick et retourne vers son passé, vers tout ce qu'elle a fui, vers tout ce qu'elle a voulu oublier...

Dans ce troisième roman, Olivier Pitteloud continue à fouiller les non-dits, les rancœurs, les rognés recuites. Après *Dans l'ombre de l'absente* (2016) et *Après la colonie* (2019), ce Fribourgeois d'origine valaisanne (ou Valaisan installé à Fribourg) se penche à nouveau sur les parts sombres de sa terre natale. Cet exigeant *Comblir la faille* s'appuie sur une langue magnifique, ample, profonde, qui roule en alternance entre la rudesse et quelques traits de lumière. On croit parfois presque se perdre, des ellipses ajoutent au mystère, mais l'on reste épaté par la fulgurance des images («les mots flottaient dans l'air comme des papillons de cendre») et par cette manière de décrire ces lieux et ces gens qui savent «qu'il ne faut pas les mots pour parler». EB

Guitare et oud entre ivresses et harmonies

D'un côté, Serge Teyssot-Gay, ancien guitariste de Noir Désir et démiurge de la six-cordes avec diverses formations en marge des diktats de l'industrie. De l'autre, Khaled Aljaramani, joueur d'oud et professeur au Conservatoire de Damas. La première rencontre en 2002 fut un coup de foudre et le binôme vit désormais heureux avec l'arrivée de son cinquième enfant, poétiquement intitulé *5^e jour*.

Le duo y développe des *waslat*, des suites de morceaux liés par un leitmotiv et qui réagissent avec les précédents. Cette caractéristique de la musique arabe, que l'on retrouve dans la musique classique européenne, ouvre les portes à des dialogues à la fois harmonieux et ludiques entre la Strat étincelante de Teyssot-Gay et l'oud virtuose d'Aljaramani. Le Damassien chante d'ailleurs davantage que sur les albums précédents. A l'image de *Surface*, cette ode «aux vignes qui guérissent de toutes les maladies», ou de *Saqi*, inspiré du verneur de vin du poète persan Hafez de Chiraz (mort en 1390), *Interzone* flirte avec l'ivresse. Les mélodies tournoient dans la tête, la guitare crasseuse s'entremêle avec les douces cordes pour une valse à mille temps, entre les mille et une nuits et les sonorités urbaines héritières du rock. Sublime. CD

Noir comme le sang

Ethan Hedgeway est de retour à Cleveland. Qui l'aurait pensé? Après qu'il eut trahi et vendu aux autorités son ancien boss Frank Milano, un contrat a été placé sur sa tête. Sa femme a été horriblement tuée... Mais il est là et s'est même annoncé à la police, qui l'a placé dans un hôtel sordide, à la population elle aussi fracassée. Autant dire que la chasse est ouverte, car, en cette année 1936, certains membres des forces de l'ordre n'ont pas perdu les habitudes acquises durant la Prohibition, celles d'informer la pègre contre de l'argent... Mais la grande ville de l'Ohio est en train de changer. Elliott Ness – l'homme derrière l'arrestation d'Al Capone – vient d'arriver pour y mettre de l'ordre et pour trouver un impitoyable tueur en série, l'infâme Torso Killer (le tueur aux torsos). Hedgeway, poursuivant ses propres démons, s'engage quant à lui sur un chemin sombre qui pourrait bien croiser celui de l'assassin.

A travers *Quelque chose de froid*, Philippe Pelaez (scénario) et Hugues Labiano (dessin) crient leur passion pour le polar, sombre et sanglant, qui expose le monstre sommeillant en chacun. Un dossier sur le film noir, des conseils de lecture et une sélection de longs métrages viennent compléter cette excellente bande dessinée. Elle constitue par ailleurs le premier volet d'une trilogie de récits indépendants réunis sous le titre *Trois touches de noir*. RM